

## L'île des anamorphoses

version de Don Isidro Parodi traduite par Charlie Galibert

### L'enquête Acevedo

J'ai longtemps enquêté après la mort de mon ami Jorge Francisco Isidoro Luis, je veux dire Jorge Borges Acevedo, le 14 juin 1986, voilà exactement trente-quatre ans aujourd'hui, à la recherche de cette fichue « *Île des anamorphoses* » devenue avec la disparition de l'auteur et de la nouvelle, une légende pendant que lui devenait un mythe.

\*\*\*

On m'a d'abord dit qu'il avait eu envie de s'installer dans un coin perdu du sud des États-Unis. À la vue du premier semis et de la barbe naissante du champ de blé, il avait eu envie de poser ses fontes de selle et de s'installer. De creuser et retourner cette terre pour s'y coucher et renaître. D'emprunter quelque temps sa mule à son ami prêtre pour défricher et pousser l'araire dans un sillon. Il pensa demander à ses voisins immédiats, Renay de Moulis son éolienne, Raymon de Rouzieys son Ventadoun. Oui, c'était une bonne idée. Il avait été tellement méchant de son vivant (lui seul savait ce que cela voulait dire) que même son fantôme mordait encore jusqu'au sang. Des corneilles l'avaient suivi, se le montrant de la rémige. Il avait même recommencé à écrire.

Bonheur d'être seul.

Soleil d'hiver, paysage nu, petit froid.

Branches à lichen jaune.

Soleil qui monte.

Oiseaux.

Coups de feu.

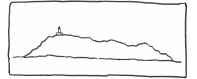
Pigeons qui s'envolent.

Un chien aboie: *Pèro*, mon *Pèro*!

Ô Tous ceux qui dorment dans la terre !

Il refait son circuit : Aoussil, Los Eminados, Las Bartas. Enguials.

Continuer le cycle, boucler la boucle, ça entretient l'éternité.



\*\*\*

Puis, il s'était dit qu'il vivait dans une île, à l'ouest du monde, avec Elvis, Kennedy, Morrison. Les Américains de *l'International Group of Historic Hidden Island Recovery* (IGHHIR) – une association dissidente du Cercle des initiés des *Insularoïdes Associés* – tentèrent de démêler les mystères liés aux disparitions mystérieuses. Des membres actifs de l'IGHHIR, ont mené 7 expéditions depuis 1986 sur diverses îles ou archipels, en particulier sur l'île de Nikumaroro, archipel de Kiribati, îles Fidji, où ils ont découvert dans de vieilles archives l'existence d'un coffret de bois contenant une chaussure d'homme de taille américaine 10, une boîte de touches de machine à écrire Brother recouverte d'émail noir, et des ossements, ramassés sur Nikumaroro par l'officier Britannique Gerald Gallagher, que les expertises d'analyse ADN effectuées par le Professeur D.W. Nolland attribuent aux restes d'un homme de race blanche et d'origine sud-américaine.

Ni mort ni vivant, Jorge ?

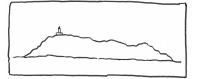
Les allumés de l'IGHHIR, orthodoxes sur ce point, du moins, affirment que sur cette île se trouvent également Amélia Earhart et Hitler...

Pour Bilbon et Frodon, ils ne se prononcent pas.

Pour Maria Kodama, par contre, c'est sûr : elle est considérée là-bas comme une gentille meurtrière qui sauvait les papillons en train de se noyer dans les flaques de boue.

\*\*\*

Je finissais par croire qu'il avait eu envie de disparaître de la mémoire des vivants, de trouver un coin tranquille où il aurait été enfin seul, sans poursuivant ni ennemi, de prendre une retraite de fonctionnaire du livre. Qu'il avait discuté et même mis en scène sa mort pour aller finir ses jours à New York (non : trop de gens !) ou dans la région des Grands Lacs (il avait été marqué par la lecture de Fenimore Cooper), mais ça n'avait pas marché. Il avait essayé de faire le mort dans un coin perdu, connu de lui seul... mais comme personne ne l'avait su, ça avait encore été un coup pour rien.



La mort s'avérait en fin de compte une histoire de relation : aussi incroyable qu'il paraisse, il faut au moins être deux pour être mort. Plus, si possible, c'est encore mieux. Il avait retenu que la réalité d'une chose n'est que l'illusion partagée par le plus grand nombre à son égard. On ne meurt jamais seul.

Alors, finalement, il n'était pas mort.

Il s'en moquait : l'ange lui avait dit « Tu deviendras aveugle. Mais ne crains rien, c'est comme la longue fin d'un très beau soir d'été. »

\*\*\*

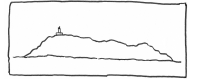
Et puis je suis tombé sur la vente aux enchères de *Sotheby's*.

La vente aux enchères de *Sotheby's* proposait, dans son lot 44, un ensemble à première vue disparate mais qui racontait un bout de l'histoire de la littérature sud-américaine, et en particulier celle de l'homme que l'on connaissait sous l'appellation de Luis Acevedo.

Il y avait dans le lot une vieille machine à écrire, un fer à cheval, un foulard noir, un *medecine bag crow* en patte d'ours, un avis de recherche, un rapport militaire (dit « *Rapport Clemens, Isabel* »), une exploration de « *l'île de Morel* » de son ami Casares, un volume relié pleine peau de la saga de *Bas de cuir* de James Fenimore Cooper, *Leather stocking saga, including : The deerslayer, the first war path ; The last of the Mohicans, a narrative of 1757 ; The Pathfinder, the Inland sea ; The Pioneers, the sources of the Susquehanna, a description tale ; The Prairie, a tale*, Carey, Lea & Carey, Chesnut street, Philadelphia, 1831.

3

Parmi les autres pièces – fac-similé d'actes administratifs, une facture d'achat pour une voiture hippomobile, une interview au *Globe*, trois lettres manuscrites, une carte postale, un cahier d'écolier, un caillou, une balle pour la fin des fins –, dans un double fond en carton bouilli, une liasse de fines pages en papier cigarettes couvertes de pattes de mouches à l'encre violette presque évaporée.



Voici les feuillets. Il y en a dix-neuf – dont un noté « bis ». Ils ne sont pas datés. Certains sont numérotés de telle manière que leur suite ne fait aucun doute. Il en manque probablement, comme le laisse entendre la numérotation fautive des jours. J'ai respecté l'ordre de rangement dans la poche secrète, correspondant au geste de Luis les blottissant au fond du sac. Je tenterai de les mettre en ordre avec les documents de Jorge déjà en ma possession et notre biographie partagée. Avant d'en faire un livre d'art dans un coffret de bois illustré par Armand Scholtès tiré à quelques exemplaires.

Pour moi, il ne fait aucun doute qu'ils ont été écrits par Luis, certainement dans les années quarante avant que son style ne devienne ce que l'on en sait. Ils ont une inestimable valeur. Disparaissant et apparaissant sur l'horizon tremblotant de l'aube violine du poète, ils esquissent l'évanescence d'une île se levant d'entre les brumes. Anamorphique.

\*\*\*

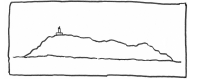
1

Je crois au livre tout-puissant,  
Créateur d'un autre ciel et d'une autre terre,  
D'un univers visible et invisible,  
Accessible sans traduction,  
Qui ferait,  
Véritablement,  
Trembler le cerveau.

Qui habiterait avec les éléments intérieurs de *l'Être*,  
Partagerait la *Grande Aventure des Petites Choses*,  
Les bleuissant voisinages aimés des crépuscules.

4

2



L'avant-dernière femme de La Barbe Bleue

Chacun devrait pouvoir écrire sa cosmologie intime, miniature, portative, le découpage de l'année suivant ses souvenirs, son enfance, les regrets, les tics et tocs, les points cardinaux de sa vie passée, les rituels. Composer ainsi un calendrier à l'image désuète de celui des PTT de nos grands-parents – *Petits Traumas Tyranniques, Perte Transitoire du Temps, Potlatch Tout Timide...*

Cela ferait comme des Atlas intérieurs, avec leurs continents, leurs océans, et les Grands Ancêtres fondateurs des Grands Luminaires, de la séparation d'avec les animaux, de la différence des sexes et les axes qui relie le ciel à la terre, *Yggdrasil*, le poteau central, la Grande Marmite, le serpent entourant le Monde, la gueule grande ouverte... *Ginnungaggap*, je crois... Ça pourrait s'appeler « *Alice en ses saisons ou le calendrier hors du temps* ». *Plume d'ange à l'encrier.*

Tome 1 : *La valise déposée devant la porte de l'éternité relative*

Tome 2 : *Anatomie de l'éternité relative*

Tome 3 : *Métaphysique de l'éternité relative*

Tome 4 : *Annuaire des gares dont on ne part pas et de celles où l'on n'arrive jamais.*

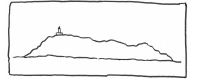
Tome 5 : *Annexes : onomastique, taxonomie des êtres et des choses, table des correspondances. Index majeur.*

3

Je voudrais, oh ! Comme je voudrais voir encore quelque chose pour la première fois, offrir au fardeau de ces montagnes des épaules plus larges que les miennes, à ce ciel d'autres mains que ces palmes de chair enchaînées à l'encre, d'autres yeux, turquoises, à la palette scintillante de cette mer. L'immensité bleue de la Terre, de la mer et du ciel est une Grande Roue, tournant sur elle-même et dont nous tombons, tantôt dans le ciel, tantôt dans la mer, tantôt sur la terre.

5

Et je cherche, parmi les pistons, les leviers, les bielles, les tiges, les éclisses, qui meuvent cette complexité lourde – oh si lourde ! – ma raison d'être, au bout de son espoir, ainsi qu'une voile tendue sur un mat bien arrimé, me ramenant vers la maison de



mon enfance, celle qui dit ma simple place sur cette terre – il n’y en a pas d’autre – assis, encore et toujours, sur cette véranda, tandis que montent autour de moi les derniers bruits des vivants s’installant dans la nuit et les souvenirs fragiles déjà perdus des morts chéris veillant sur moi avec sollicitude.

Si rien ne me sauve d’ici la fin, sinon la fascination pour mon propre petit chaos, travesti dans la nécessité rêvée et mensongère de me prétendre prisonnier sur parole du langage et des mots, pauvre clown du néant, remontant aux sources de son propre mythe, alors il se pourrait bien que ma vie se réduise au pillage, consciencieux quoique toujours nié, de la maison d’enfance.

## 4

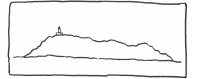
Jour 3

*Ballons-mondes*

Il y a cette extension de soi-même tout autour de soi jusqu’aux limites du monde et qui constitue ce que chacun nomme *le monde*, lors même qu’il ne s’agit que de *son monde*, *bulle-monde*, et aussi fragile que s’il s’agissait de savon, que l’immense majorité des autres – tous les autres – ne voient pas, ne soupçonnent pas même, et lors même que chacun de nous ne soupçonne ni ne voit la *bulle-monde* des autres, sauf exceptionnelle exception, et seul un observateur désincarné, idéal, peut prétendre voir l’ensemble de ses *bulles-mondes* se frôler, toucher, contracter-rétracter en quelque gigantesque fête foraine où tous les *ballons-mondes* du monde viendraient se presser-caresser tout en s’évitant s’ignorant – un peu à l’image des porcs épics de Schopenhauer s’essayant à la courtoisie, mais, oh, combien est malvenue et dangereuse (piquante ?) l’image d’un porc-épic dans le monde des ballons, *ballons-mondes*.

6

Le matin, au réveil, lorsque l’aube ouvre ses mains crispées autour de la nuit, laissant filtrer puis envahir la lumière, puis la lumière toute éclairant le monde jusque dans ses moindres recoins d’ombre peureuse heureuse, mon *ballon monde* se gonfle, inspire, déployant son infini relatif sur l’horizon.



La nuit, mon *ballon-monde* est plus grand, quasiment infini d'intégrer les étoiles et les constellations, l'espace noir.

La nuit, je suis plus seul, mais plus grand.

Peut-être le soleil brille-t-il pour ne pas avoir, lui aussi, peur dans le noir ?

5

Jour 5

Il fut un temps où je parcourais le maquis, du moins en ses sentiers tracés, jour et nuit, par tous les temps, à l'affût des sons, des sources, du vent, des orages, des oiseaux, et grenouilles et grillons, que j'enregistrais sans répit sur un petit magnétophone portable qui me rappelait le transistor *Visseaux* de 'Mam.

Je réécoutais mes enregistrements pendant mon année continentale, tout heureux et douloureux simultanément, d'autant plus que j'ouvrais en ces occasions les petits sacs que j'avais remplis des herbes insulaires parfumées et qui me restituaient alors mes fragrances estivales emprisonnées qui, enfin libérées, cherraient la bobinette de mon cœur, et nous chaviraient, les sentiers et moi, de l'autre côté de la mer.

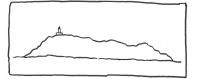
Un vieux marin de la *SNCM* m'interpella un jour de traversée en affirmant qu'il nous avait aperçu, mes sentiers échevelés et moi-même, survoler le bateau en direction de l'île, une nuit de décembre

6

7

Ausweis

Le gamin en patins à roulette promenait son chien en laisse avec un supérieur mélange de vélocité et de dextérité, passant d'un côté à l'autre de l'animal, raccourcissant ou lâchant de la longueur de laisse, parvenant absolument à ne pas lui rouler dessus, à lui faire éviter les voitures, et souriant, souriant, et le chien aussi, langue rose dehors,



souriant, souriant, tout cela avec une expression de complicité, d'évidence, un naturel et, Bon Dieu !, ils étaient heureux tous les deux, je crois bien qu'ils étaient heureux tous les deux !

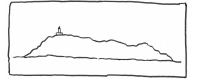
7

Jour 7

Questions ?

- Le bonheur est-il de l'ordre du chat ou le chat de l'ordre du bonheur ?
- Où commence, où finit, où va, la route de ma route ?
- Qu'en est-il de ce nuage sur *Buvonaghja* ?
- La lumière de chaque jour est-elle unique de toute éternité ?
- Pourquoi suis-je moi ?
- Pourquoi toujours réinvestir ce lieu ci, celui-là ?
- Qu'est-ce qui dans telle micro-bifurcation provoquera cette pensée-ci ou cette pensée-là, tel jour ou jamais ?
- Qu'est-ce ce qui de moi, hors de moi, m'interdit d'être ?
- Faut-il seulement se poser des questions pour vivre, pour mourir ? Tant d'autres ne s'en posent pas.
- Pourquoi le fond de la Vallée est-il bleu ?
- Pourquoi l'ici fait il monde contre l'ailleurs, tous les ailleurs, pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ?
- Qu'elle est l'affinité entre l'écriture, les questions, et l'encre violette (si peu que cette question-là ne soit pas essentielle) ?
- Qui parle, veut, choisit, écrit en moi ?
- Comment peut-on abdiquer sa liberté de penser ?
- Pourquoi ne sais-je pas lire les pierres, les plantes, les nuages, les yeux ?
- Pourquoi ne se dit-on jamais rien d'essentiel, de primordial, indispensable ?
- Pourquoi la communication se contente-t-elle du mensonge, de l'évident, du superficiel ?
- Qu'est-ce que je vois dans ce que je vois, que dit de moi l'invisibilité du monde ?





– Qu’est-ce qui est d’eau dans l’eau, de feu dans le feu, de l’air dans l’air ? Qu’est-ce qui meurt dans la mort, qu’est-ce qui vit dans la vie ?

8

Jour d’avant

Aphorismes

– Ce n’est pas comme si chaque regard, sourire, était le dernier, mais comme si les choses ne respiraient pas sans moi, comme si j’allais m’épuiser de douleur quand je les perds.

– La haine des hommes et des femmes n’est pas comme leur amitié, un héroïsme gentil, mais l’œuf d’une lucidité haute.

– Douleur devant laquelle on ne peut que s’émerveiller, s’inscrire en *faulx*.

– Enfiler une petite jupe au vide, une guêpière, un vertugadin.

– Nous aurions dû comprendre à la découverte des momies.

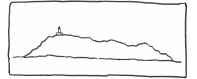
– Le bonheur balbutie la mélancolie, il ne la pressent pas encore.

– Ressentir le choc à chaque instant de *l’inenvie* n’est malheureusement pas en maîtriser le style – le gracieux épanchement de ma fortune faite.

– La philosophie est l’incapacité bruyante à se taire.

– *L’idée du suicide* permet de se supprimer toutes les fois qu’on le souhaite.

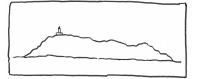
– Le cœur : l’absolu en vacances sous la Côte.



- On est surpris lorsqu'on demande aux gens qu'elle est leur raison de vivre : tous de répondre.
- Une économie de l'hallucination, une industrie du rêve : la pratique de la réalité.
- Qui nous attire : une de ces portes, entrouverte, entrefermée, qui donne sur le noir. La clé, la clé, où est la clé ? !
- En quoi les animaux sont-ils nus ?
- Le bonheur de supprimer les mauvaises pages du livre que l'on n'a pas écrit.
- La sensation de s'être tombé des mains, oublié en route.
- Dire les mythes, les légendes, les émerveillements, chanter en se retirant derrière soi sur la pointe des pieds.

### Jour des jours

Oser dire à l'être humain le plus cher les choses fondamentales qui, au-delà de toute la considération qu'on lui porte, ne se disent pas, parce qu'elles font mal, parce que aucun humain jamais depuis l'origine de l'humain ne les a dites à un autre humain – pas même celui-là qui sonne la nuit à la porte de l'ami – parce qu'elles ne se disent pas : la solitude, l'incompréhension, le désir gratuit et absolu d'une femme pour soi, indépendamment de l'âge et de la réalité, la terreur devant la mort et la néantisation, l'incompréhension devant l'œuvre qui va survivre, pour quelle incompétence et inamour et incompréhension, la disparition absolue, l'envie de pleurer qui nous saisit de ne pas être compris – de ne pas pouvoir être compris – la solitude absolue, la fausseté des sentiments, les pitoyables jeux d'acteurs, les personnages minables, fabriqués, préfabriqués, le convenu, le mensonge authentique, l'impossibilité d'échanger, le besoin, l'envie, le désir d'amour – aimer et être aimé – qui jamais n'advient, malgré tout



ce que l'on se dit, l'impuissance de la philosophie, de la poésie, de la pensée, de la sensation, la pitoyable sincérité – l'absence de soi, l'absence de l'autre, les masques, les labyrinthes, malgré l'aube, le matin, la lumière qui se lève et qui monte et fait croire aux oiseaux qui font croire au monde, la lumière qui descend et qui tombe, la nuit qui fait croire au repos et à la paix – et l'incompréhensible, l'inacceptable de la mort.

Voilà ce que nous ne parvenons pas à nous dire, dans nos silences, au-dessous de nos échanges, au-dessous de nos compréhensions et incompréhensions, au-dessous de notre improbable amour partageant des mots, impressions, et silences.

Et cela à la fois me grandit jusqu'au bout de moi-même et me ronge jusqu'au plus profond, car jamais, ni personne, ni nous, ne pourront aller au-delà de ce silence partagé et qui hurle – à la mort, à l'amour.

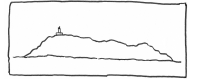
Et plus encore, qui appartient à toi seul, ton enfance, ton père et ta mère, comme mon enfance et mon père et ma mère n'appartiennent qu'à moi, et nos cadastres et le traité de nos saisons intimes, qui nous séparent et nous rapprochent, et les mots qui tentent de jeter des ponts entre nos cœurs,

merci pour ton aptitude au don,  
ton application à l'attention,  
pour ta délicatesse à l'autre,  
pour ce que tu m'apprends et dont je fais un livre de prières,  
un rituel que je suis infichu d'appliquer,  
merci d'être là,  
merci d'être toi.

11

Jour 6

*L'arcane XII*



*L'arcane XII* des toiles multicolores et lumineuses de *l'Être* devrait nous inciter à interroger ce que l'on n'interroge pas :

les impressions et sensations qui affleurent à notre conscience uniquement en termes de sensations, sensibilité, impressions non traduisibles dans le langage du questionner.

Sinon dans celui, non langagier, de l'interpellation de l'homme par le monde, dans le silence et la stupeur.

À interroger le flou, l'impressionniste, le non-communicable, le *à-peine-ressenti*.

À devenir un préposé aux choses vagues.

Muet, pantois, pantelant, émerveillé, souffrant et heureux et en deuil du monde hors de nous.

Cette sensation blanche que nous connaissons tous et ne partageons qu'exceptionnellement, derrière les mots.

Dans l'expérience de l'incommunicabilité.

Dans les situations-limites.

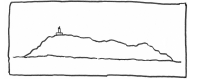
Mais aussi dans notre simple présence d'homme devant le monde.

Coucher de soleil, mer, deuil, amour, souffrance, émerveillement devant une bête ou devant une œuvre.

Peut-être cette stupeur émerveillement étonnement qui est dû à notre séparation d'avec le monde est-elle le fond du ressenti par rapport au monde et aux autres, à la *nature* et à la *culture*, qui excède le langage et qui explique pourquoi existe l'art, mais peut-être aussi toute activité sociale et humaine en tant que tentative de remplir notre déchirure-séparation d'avec le monde.

Jours bleus ?

Il y aura des jours bleus ou les fleurs de mimosas éclabousseront le ciel comme des milliers de petits soleils pimpillant et les merles rejoueront leurs trilles en forme de cœurs pour le seul bonheur de nos oreilles ouvertes et les herbes de partout répandront



leurs clochettes tintinnabulantes sans besoin de la barbe des vieux dieux aux mains dégoûtantes de sang et le café sera chaud à tes lèvres et un rayon de lumière caressera élégamment la pointe de tes seins, et le bonheur alors sans doute apaisera notre peur et il sera bleu comme le ciel jaune comme le soleil vert comme les arbres et de patouiller toutes ses couleurs à pleines mains nous ferons notre monde à vivre – reviendront.

11 bis

Il y a des jours bleus

Et voilà que le monde est comme je l'ai écrit.

Ce matin, la chambre est envahie de lumière qui dance et plane sous un ciel immensément bleu, paisible, savant, heureux de lui.

Sans doute conviendrait-il de se taire, de ne plus écrire, de ne plus faire silence même, lorsque celui-ci n'est que renoncement aux mots, et laisser les choses et le monde se peindre, couler et s'espandre en couleurs de pure lumière.

Le trajet qu'il emprunte va des yeux au cœur et il inonde comme un soleil de plénitude, un rêve ne demandant qu'à advenir dans le plan de la réalité la plus immédiate et évidente, un livre qui sent bon et dont nous sommes les personnages heureux.

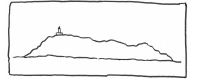
La chambre grande ouverte sur le monde nous berce de bleu et de jaune. Le peintre des couleurs se roule dans le lit, effleure, caresse, prend nos corps, et, ainsi éclaboussés de merveilles, nous nous endormons comme après l'amour dans l'éternité de l'instant. Le dormeur du pal

Les soirs désespérés tombent comme la pluie sur ma vie s'en allant, chaque soir une goutte, et mes illusions perdues se reflètent dans chacune, et mon cœur est le seau de toute cette pluie.

13

Parfois, la nuit, je me réveille, sans effort croyant me retrouver nu sous une pluie fine ininterrompue, dans une clairière ronde au milieu de bois de chênes rabougris, de genévriers nains et d'hellébore hérissés.

Papa, ou peut-être est-ce maman, vient de mourir.



La nuit est profonde, sans espoir de lumière, trempée et glaciale.

Un vent coulis se glisse entre les branches des arbres proches, et l'eau des feuilles dégouline davantage encore, pénétrant au plus profond de mes os et, à travers eux, se répandant dans la terre, sous mon corps parcouru de frissons.

Je suis le tas de feuilles mortes du grand-père automne, le tas de feuilles mortes étalées sur le sol de la clairière, carrelage automnal de la cuisine des premiers frimas qui ourlent chaque herbe d'une guirlande de givre aux dents aiguisées de sourires, mais j'ai deux trous rouges au côté gauche – un pour maman, un pour papa.

12

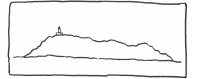
Ronces et chardons en majesté

Demeurer éveillé dans la nuit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, les sens tendus à écouter le chant des bêtes, ressentir le moindre frémissement d'air dans les branches, à surveiller les lumières, en bas, dans *La Plaine*, regarder les étoiles danser autour, *Ô Véga, Ô Dénéb, Ô Altair*, se laisser glisser dans l'endormissement, tout au bord du précipice du sommeil et des rêves et, par un doux acte de volonté, revenir dans le pays et le temps des vivants, reprendre le fils de son attention, cette fois concentrée sur les parfums que le jour a cueillis dans la chaleur écrasante de l'été pour l'offrir à la nuit pas encore humide, et le contour des montagnes qui cernent *La Vallée* où les derniers hommes se sont regroupés, autour de quelques feux épars, entretenus contre les bêtes fauves, à moins que ce ne soient que les lueurs des barbecues autour des piscines, tandis que l'effroi existentiel devant les *Grandes Ontologies* se déshabille en faisant des manières avant de se glisser nu dans les derniers draps du trousseau sauvés du désastre, de la ruine du temps, et voilà la lune qui paraît, le *Grand Silence* se fait, la *Grande Belle Mort bleuâtre* peut revenir sur la pointe des pieds, faisant du bruit sur le gravier, avec son vieux sac sur le dos, grand ouvert, ô Mère du Trou.

14

Qu'est-ce qui nous guide dans l'aventure de l'écriture ?

Île aux pirates, histoires d'Indiens, romans de chevalerie se disputant nos souvenirs, nos lectures, nos rencontres.



Col à franchir, marais à éviter, bois et forêts douces ou noires, aux lisières desquels sinuent de petits sentiers.

Les mots alors nous marchent, ainsi que des animaux curieux en demande d'appivoisement.

Ou bien ils tombent comme la pluie d'un ciel bleu.

Nos mains se piquent à cueillir les mûres des lettres parmi les ronces, les roses sauvages au milieu des chardons.

Mais si seuls importaient vraiment les chardons et les ronces ?

Si les sentiers ne menaient qu'à d'ennoyant marigots, dont l'esprit noir remonte en bulles boueuses ?

Si les héros invoqués ne nous protégeaient que de nous, interposant leur visage doux et guerrier entre nos propres peurs taillées dans des arbres totems et les yeux, et les dents, et les mains qui ont faim de nous, s'alimentant à nos terreurs pour nous abandonner nus et glacés de froid dans le ravin de la nuit éternelle de notre âge d'homme, toute enfance enfuie ?

13

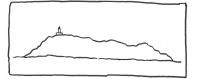
Chaque quatre heures est une plénitude unique, hors des temps et des lieux, un impondérable qui danse sur sa bonne volonté.

C'est alors, et ainsi, qu'on saurait le mieux le ressentir, sans le comprendre. L'incompréhension faite peuplier mystérieux repeignant ses verts aux jaunes d'automne.

15

La stature évanescence d'une présence qui aurait été capable de créer les dieux – et, bien sûr, s'en serait bien gardée.

Moment rond, plein, transparent, ramassant l'espace en ses grandes mains en battoir, sans voix, en silence, et qui passe, vite vite, vers le grand bal des couleurs débutantes de la nuit.



Tous mes temps, au-devant de moi, filent, dansent, fluent, voyagent.  
Et moins voyagent de moi dans le temps que voyagent des temps eux-mêmes,  
m'entraînant par morceaux, épisodes, séries, désirs, joies et horreurs.

Ainsi passons-nous seuls au milieu du troupeau des seuls, animaux à la peau luisante, au  
cuir ciré de frais.

Papillon par-dessus les toits, voletant à la mort, multicolores, bariolés, bigarrés.

Monarques.

Souverains.

CEW du matin

Ce matin, tôt levée, suis allée voir l'eau glisser délicatement dans les coraux paisibles,  
sous les montagnes aux racines nocturnes.

La nuit a fait rouler une dernière fois la lune et les billes stellaires dans sa main droite  
avant de les jeter de l'autre côté du monde.

Il fit jour.

Les dessins fluant des mémoires ne s'éveillèrent que pour s'effiloche dans la pelote du  
matin nouveau que le chat de Dieu traquait sous son trône.

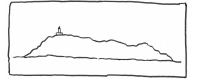
Le soleil multipliant ses carquois, l'aube rouge fut une bête hérissée de flèches.

Un arbre jaillit d'un buisson, tout de soie, quelques lichens puissamment secoués à son  
front. Il riait aux dents noires des chasseurs tapis : le cerf, l'animal à l'arbre en pleine  
tête, brama vers les montagnes violettes où le loup dormait encore en rêvant. Il aspira  
d'une seule goulée tous leurs soupirs de neige que l'aube mouillait de salive rose. Arbre  
en marche incrusté dans un sorbet de verre, il s'avança dans le silence, le lacs de son  
sang tourbillonnant autour de lui en une niche tiède. Le liquide ainsi produit, tombant de  
ses feuilles, abreuvait les insectes.

Puis le cerf se prit à fuir. Toute aube lui était seuil, piège archaïque.

C'était un jour de bave d'or, un jour de pluie tiré par l'escargot et la limace.





Dans le soleil voilé passa une Argentine de glace. L'automne tendit son dernier jour à l'hiver, nombril de froidure promise.

Arbre au front, le cerf traversa la rivière ; les poissons nageaient dans sa tête. Le monde entier était son squelette.

15

J'aimerais être le bouleau qui regarde ses feuilles passer du vert au jaune, le hêtre qui accepte en son ventre l'écureuille, l'ourse et la renarde, à l'orée de l'hiver, le peuplier qui s'est retiré du monde pour battre de toutes ses mains d'or et peindre, paisible, le ciel, du bout des doigts.

J'aimerais être le nuage qui passe sur le dos, dans les yeux sa divinité impalpable.

J'aimerais être les bêtes, chaque bête tôt levée, la fontaine des aubes au front, allant devant elle comme dans une maison molle aux gradients de lumière, de froid, de copulation et de dent, jusqu'au soir refermant le volet du monde en baisant sa paupière

16

*Des tourterelles à tourelles*

En ce temps-là, il était une fois, même les tourterelles s'étaient armées.

Oh ! De tout petits revolvers, de la taille de revolvers d'oiseaux, avec les barilletts à l'échelle, et les balles de même.

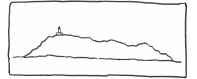
Cela faisait tout de même de petits trous rouges dans les couches superficielles de l'épiderme.

17

Mais les tourterelles !!!

– Si les tourterelles en ont, il n'y a pas de raison que nous n'en ayons pas, nous aussi, dirent les pinsons des montagnes – qui sont gros comme des dés à coudre.

Il y avait belle lurette que les rouges-gorges en avaient déjà.



– Il n’y a pas de cause, non plus, ajouta le *Tuiiitt Tuiiitt Busianus*, l’intellectuel de la petite tribu au cœur léger des oiseaux du Montcalm, qui voulait faire l’intello des têtes de linotte.

– Ouaip, yapadraison, renchérit la pinsonnette, dans son dialecte.

Les armuriers se mirent au travail et, au fur et à mesure que l’on descendait l’échelle des tailles, les créatures les moins vraisemblables – insectes, fourmis, acariens... – s’armèrent.

Les scorpions et les araignées rigolaient, les prenants de haut.

Puis l’écho de la terre remonta vers les grands vertébrés : les vaches refusèrent, les chevaux aussi.

Les chiens hésitèrent.

Les arbres, ce fut selon les espèces, les genres, les sexes.

Les rochers, les fleuves, les montagnes même furent prises de doute

Fort heureusement, quand le Grand Canyon s’arma et en parla au ciel, cela coïncida avec l’époque où les munitions vint vint vinrent à manquer, vers 1863.

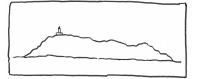
Oh gai, oh gai oh gai : on l’avait échappée belle !

Depuis, le monde attend.

Les tourterelles à tourelles sont en voie d’extinction.

### *Le coucou*

Elle parle aux arbres. Le vent vole ses mots, mais les arbres hochent la tête comme de grands chevaux. Puis elle se tait, se recueille : tant de silence accumule, empilées comme des dalles, des géologies d’éternité. Elle est tel un visage en train de se former, à



son commencement. Dans ses yeux, l'oiseau du jaune se baigne nu dans le bleu. Tant d'étoiles y dansant ne l'empêche-t-elle pas de voir ?

Soudain, il se fait plus tard dans cette partie du bois.

Un trille.

Elle dit :

– Coucou, ô coucou, viens dans mon lit...

Chaque nuit qui passe répand sur elle ses sources, jusqu'à faire éclore une fleur de sourire.

18

Si tu veux apprivoiser le vent,

Plante un cocotier dans le ciel.

Il viendra y jouer de ses longs doigts bleus avec les boules-coco et les palmiers-cimiers à la tête fière.

Si tu veux apprivoiser la pluie,

Construis un toit de tôle au-dessus de la tête de celles et de ceux que tu aimes.

Elle viendra y chanter sa peine et sa violence, sa tiède gentillesse,

Son nid de bonheur.

Si tu veux apprivoiser le nuage, élève un regard doux et patient,

Tresse une longue plainte sœur du silence.

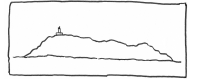
Mais surtout n'oublie pas : le vent, la pluie, le nuage ne s'apprivoisent pas.

Ils se donnent selon leurs vœux.

19

\*\*\*

Ainsi prend fin la nomenclature du lot *Sotheby's* 44



Au vu de la rareté des documents et de la richesse des objets collectés, J'ai pris la précaution de remettre la sacoche renfermant des documents à W. H. Jr Schulzmann & J. S. Coleridge Associated, une société de location de coffre-fort, en attendant de présenter publiquement mon fonds lors d'une conférence de presse et avant de les proposer à la vente chez Sotheby's.

Je les ai confiés à la garde de la prestigieuse maison, sise en ses bureaux du 129<sup>e</sup> étage, au World Trade Center, Downtown, Manhattan, New York, le 10 septembre 2001.

Don Isidoro Parodi, 14 juin 2020